

Les frustrés en quête d'amour

(preface)

摇摇 En Chine, dans les grands romans classiques, l'épilogue est souvent une réflexion philosophique sur la vie humaine qui, selon bien des auteurs, ressemble à « la fleur reflétée dans le miroir ». Déjà à l'époque dite des « Printemps et Automnes » (722—401 av. J. -C.), Lao Zi, fondateur du taoïsme, recommandait aux gens de « nettoyer constamment le miroir magique ». À partir de cette idée, Liu Xie (465—521), grand critique littéraire et artistique de la dynastie des Liang, dit que « le miroir reflétait le chiffre des métamorphoses de l'amour, à travers les âges ». (Voir *Le dragon sculpté au cœur de l'écriture* ch. II p. 67, Éd. Littérature du Peuple, Beijing 1978)

Ainsi l'amour fut-il le souffle d'inspiration des contes écrits en chinois classique qui devinrent autant de miroirs magiques, autant de reflets des tribulations sentimentales.

C'est dans cet esprit que le présent recueil *Le miroir magique de l'amour* regroupe les meilleurs contes fantastiques, présentés avec une notice sur l'œuvre et son auteur, tirés respectivement des *Chroniques de l'amour* (Feng Menglong, fin de la dynastie des Ming, 1573—1644), de *Fenêtre aux*

lucioles et herbes exotiques (Changbai Haogezi, milieu de la dynastie des Qing, 1736—1839) et des *Contes fantastiques du pavillon de séjour à Shanghai* (Wang Tao, fin de la dynastie des Qing, 1840—1911).

Le miroir magique de l'amour évoque la quête de liberté individuelle des héros dont la personnalité est étouffée par la tradition, sous les Ming et les Qing, les deux dynasties féodales les plus obscurantistes de la Chine. Contrairement à l'opinion reçue en Occident, ils recherchent leur plein épanouissement à travers des contes fantastiques, d'apparence naïve maîtrisée, qui feront découvrir au lecteur une période de bouillonnement social qui traduit une aspiration générale à plus d'expression personnelle. Pour se dégager définitivement de leur asservissement par l'ordre établi, les héros n'hésitent pas à franchir les frontières, à la découverte d'une vie meilleure. Le lecteur d'aujourd'hui aurait intérêt, à son tour, à polir le miroir de l'Histoire pour que le dernier puisse mieux refléter toute la multiplicité de la vie sociale dans la Chine contemporaine.

Du point de vue de l'histoire littéraire, le conte écrit en chinois classique constitue une passerelle entre le roman traditionnel et le roman moderne, à cette différence près que le conte classique utilisait un langage plus concis, plus imagé que le chinois vulgaire. Citons comme exemple *L'île aux fleurs volantes* :

Shen Yi se rapprocha avec curiosité de cette île et mit le pied sur terre. Se dirigeant vers l'ouest, il pénétra dans une gorge pour se retrouver sur une vaste étendue plane, sans rochers. Des sentiers étaient jonchés de fleurs comme un tapis épais qu'il piétinait. Ces fleurs molles et glissantes l'enivraient de leurs parfums extrêmement excitants. Tout autour de lui, de grands arbres portaient aussi des fleurs, de toutes les couleurs, claires et lumineuses, exhalant un parfum plus fort que celui des prunes du mont Yu. Des fleurs tombaient en pluie, d'autres voltigeaient dans les airs, entre les arbres. Mêlés aux fleurs épanouies, des bourgeons s'ouvraient à peine, si bien que ces arbres restaient tout le temps en fleurs. . .

Voilà une description pittoresque. Tourné en chinois moderne, on aurait du mal à éviter la lourdeur des phrases.

Shen Dali

目 录

情 史

韦 固	5
金山妇人	13
许 俊	18
地 祇	28
高 娃	36
桂花仙子	40
崔 护	45

萤窗异草

蕊 仙	54
子 都	61
落花岛	67
住 住	78

Table des matières

Les chroniques de l'amour

Présentation	2
Wei Gu, ou l'auberge des unions prédestinées ...	7
La noyée du mont d'Or	14
Xu Jun, l'amour chevaleresque	20
La déesse de l'empire des Ombres	30
Gao Wa, l'amour héroïque	37
La fée aux fleurs de laurier	41
Cui Hu et la jeune fille aux fleurs de pêcher	46

Fenêtre aux lucioles et herbes exotiques

Présentation	52
La fée du pistil	56
Zi Du	63
L'île aux fleurs volantes	71
Zhuzhu la renarde	84

淞隐漫录

仙人岛	101
三梦桥	117
许玉林匕首	131
李韵兰	144
小云轶事	161
徐仲瑛	175
吴琼仙	193
媚梨小传	208

Contes fantastiques du pavillon de séjour à Shanghai

Présentation	98
L'île aux immortels	106
Le pont des trois rêves	122
Le poignard de lumière	135
Histoire de Li Yunlan	149
La courtisane Xiaoyun	165
La renarde blanche	180
Les arbres d'amour	197
Les amours de Mary	213

Présentation

Les quelques nouvelles ci-jointes sont extraites d'une œuvre de Feng Menglong, homme de lettres de la dynastie des Ming, connue sous plusieurs titres : *Les chroniques de l'amour*, ou *L'histoire thématique du sentiment amoureux*, ou encore *Le miroir de l'univers amoureux*.

Feng Menglong est né en 1574 dans le Jiangsu, précisément dans la sous-préfecture de Changzhou. Il était d'une famille d'artistes. Avec ses frères, l'un peintre, l'autre poète, ils seront désignés comme « les trois frères Feng du pays de Wu (autre appellation de Suzhou) » .

Au total, on lui attribue une soixantaine d'œuvres, la plupart de compilation ou de remaniement. Les plus connues sont *San Yan* (*Les trois paroles*) : *Paroles pénétrantes pour mettre le monde en garde*, *Paroles éclairantes pour édifier le monde* et *Paroles éternelles pour éveiller le monde*. De l'avis des spécialistes, ces *San Yan* sont remarquables à plusieurs titres : par la qualité du collationnement et des commentaires, et parce qu'ils marquent l'avènement d'une littérature de genre en langue « vulgaire » (dans l'acception générique du terme).

C'est une des marques propres de Feng Menglong. Il se serait fait connaître par un recueil au parfum

d'irrévérence de trois cents chansons d'amour (*Gua Zhi'er*). Il publiera plus tard trois cent quatre-vingts chansons populaires dont il avait tôt commencé la collection (*Shange*).

Les chroniques de l'amour sont une œuvre de taille de Feng Menglong : recueil, au total, de huit cent soixante nouvelles classées en vingt-quatre chapitres thématiques : la fidélité, l'adultère, l'amour chevaleresque, l'amour héroïque, l'amour par entremise, l'amour comme récompense, l'amour prédestiné, l'amour des sorcières, l'amour en herbe, l'amour par communion des âmes, l'amour obscène, l'amour universel, etc.

Cette classification thématique témoigne du souci de l'auteur d'instruire son public : citadins, petits commerçants, artisans. Il s'agissait d'histoires qui circulaient oralement, et que l'écrivain romance peut-être davantage, mais auxquelles, surtout, il confère un statut « littéraire », avec une double fonction de distraction et moralisatrice.

Les histoires chinoises sont d'ordinaire très instructives, (...) elles renferment des maximes propres à réformer les mœurs et (...) elles portent presque toujours à la pratique de quelque vertu. (Du Halde)

Dans sa préface, Feng Menglong s'ouvre ainsi de

son projet : *Tout est insignifiant et vide, seul l'amour est vrai. Avec l'amour, les étrangers se rapprochent. Sans amour, les proches s'éloignent. Je préconise ici une éducation par l'amour et espère ainsi attirer l'attention du monde.*

À l'époque de Feng Menglong, l'éducation n'était fondée que sur des dogmes. Il n'était de poésie que jusqu'aux Tang (X^{ème} siècle), et de prose que jusqu'aux Qin et Han (II^{ème} siècle avant J. -C.) : le reste n'était que dépérissement de la langue. Aussi, les travaux de Feng Menglong vont-ils transformer en profondeur la littérature chinoise, et en marquer l'histoire. Désormais, le roman en langue vernaculaire joue un rôle reconnu, parce qu'il régénère toute la littérature.

Les chroniques de l'amour sont porteuses d'un double caractère. C'est une compilation érudite, une anthologie de l'amour à travers la littérature. Pour l'amour adultère, on retrouve des récits remontant aux Zhou de l'Est (Dongzhou Lieguo). D'autre part, l'auteur s'est appuyé sur les conteurs et colporteurs de la période des Ming. D'où ce passage du *Wenyan* (langue littéraire figée) au *Baihua* (langue « vulgaire » ou « populaire »).

Il est, enfin, un autre aspect du projet de Feng Menglong : à travers ces histoires d'amour de revenants, de fées, de mortels sentimentaux, auxquelles il donne des couleurs grâce à des détails qui les rendent plus animées aussi, c'est la société de son temps qu'il dépeint et critique. Il fustige la violence et l'abandon des

mœurs, civiles et politiques. Il cherche à rendre plus attrayants les sentiments nobles, ainsi que l'aspiration à l'amour et au bonheur.

韦 固

杜陵韦固，少孤，思早娶妇，多歧，求婚不成。贞观二年，将游清河。旅次宋城南店，客有以前清河司马潘昉女为议者，来日期于店西龙兴寺门。固以求之意切，且往焉。斜月尚明，有老人倚巾囊，坐于阶上，向月简书。覘之，不识其字。固问曰：“老父所寻者何书？固少小苦学，字书无不识者；西国梵字，亦能读之。惟此书，目所未覩，如何？”老人笑曰：“此非世间书，君何得见？”固曰：“然则何书也？”曰：“幽冥之书。”固曰：“幽冥之人，何以到此？”曰：“君行自早，非某不当来也。凡幽吏皆主生人之事，可不行其中乎？今道途之行，人鬼各半。自不辨耳。”固曰：“然则君何主？”曰：“天下之婚牍耳。”固喜曰：“固少孤，常愿早娶，以广后嗣。尔来十年，多方求之，竟不遂意。今者，人有期此，与议潘司马女，可以成乎？”曰：“未也。君妇适三岁矣。年十七，当入君门。”固问：“囊中何物？”曰：“赤绳子耳，以系夫妇之足，虽仇敌之家，贵贱悬隔，天涯从宦，吴楚异乡，此绳一系，终不可逭。君之脚已系于彼矣。他求何益？”曰：“固妻安在？其妻何为？”曰：“此店北，卖菜家姬女耳。”固曰：“可见乎？”曰：“姬陈姓，常抱之来，卖菜于是。能随我行，当示君。”及明，所期不至，老人卷书揭囊而行。固逐之。入米市，有眇姬，抱三岁女来，敝陋亦甚。老人指曰：“此君之妻也。”固怒曰：“杀之可乎？”老人曰：“此人命当食大禄，因子而食邑，庸可杀乎？”老人遂隐。固磨一小刀，付其奴曰：“汝素干事，能

为我杀彼女，赐汝万钱。”奴曰：“诺。”明日，袖刀入菜肆中，于众中刺之而走。一市纠扰，奔走获免。问奴曰：“所刺中否？”曰：“初刺其心，不幸才中眉间。”尔后求婚，终不遂。

又十四年，以父荫参相州军，刺史王泰俾摄司户掾，专鞫狱，以为能，因妻以女，可年十六七，容色华丽。固称惬之极。然其眉间常贴一花钿，虽沐浴闲处，未尝暂去。岁余，固逼问之。妻潸然曰：“妾郡守之犹子也，非其女也。畴昔父曾宰宋城，终其官。时妾在襁褓，母兄次歿。惟一庄在宋城南，与乳母陈氏居。去店近，鬻蔬以给朝夕。陈氏怜，不忍暂弃。三岁时，抱行市中，为狂贼所刺，刀痕尚在，故以花子覆之。七八年间，叔从事卢龙，遂得在左右，以为女嫁君耳。”固曰：“陈氏眇乎？”曰：“然。何以知之？”固曰：“所刺者，固也。”乃曰：“奇也。”因尽言之，相敬愈极。后生男鯁，为雁门太守，封太原郡太夫人。知阴騭之定，不可变也。宋城宰闻之，题其店曰“定婚店”。

Wei Gu, ou l'auberge des unions prédestinées

Le lettré Wei Gu, de **Duling**^①, avait été très tôt orphelin de père.

Il lui fallut donc sans tarder songer à se marier, afin de perpétuer la lignée. Mais toutes ses tentatives échouèrent.

En l'an deux du règne **Zhenguan**^②, il partit pour affaires à destination de Qinghe. Il fit halte à mi-parcours, dans une auberge installée à la porte sud de la ville de Songcheng.

Un client proposa son entremise pour lui faire rencontrer la fille de l'ancien préfet de Qinghe, et lui donna rendez-vous pour le lendemain, au temple du dragon, situé à l'ouest de l'auberge.

Impatient, le jeune lettré partit bien avant l'aube. La lune était encore haut dans le ciel. Sur les degrés du temple était assis un vieillard. Un coude posé sur un sac de toile, il feuilletait un livre.

Wei Gu s'approcha, et fut surpris de constater qu'il ne parvenait à déchiffrer aucun des caractères. Il voulut satisfaire sa curiosité :

— Quel est ce livre que vous lisez, noble vieillard ?

① Lieu-dit de la région de Xi'an. Plusieurs dynasties, dont les Han de l'Ouest et les Tang, firent de Xi'an leur capitale.

② Règne de l'empereur Taizong : 627—649.

Dès mon enfance, je me suis adonné à la lecture, et me suis appliqué à lire tout ce qui me tombait sous la main. Il n'y a pas de caractère que je ne connaisse. Même le sanskrit m'est familier. Pourtant, ceux que porte votre livre me sont tout à fait étrangers.

Le vieillard répondit en souriant :

— Ce livre est inconnu parmi les mortels. Il est bien certain que vous ne pouvez pas le lire.

— Pouvez-vous au moins me dire de quel livre il s'agit ?

— Il vient de l'empire des Ombres. . .

— Alors, vous-mêmes devez en être ! Comment se fait-il que je vous trouve ici ?

— Mais c'est que vous avez trop tôt quitté votre logis. Ce n'est pas moi qui ne devrais pas être ici. Nous autres, mandarins de l'empire des Ombres, avons en charge les affaires des mortels. Il est donc naturel que nous nous mêlions à vous. Regardez ces silhouettes qui passent sur la route. Pour moitié, ce sont des hommes. Les autres sont des revenants. Seulement, allez les distinguer !

— Et vous, mandarin, de quelles affaires de mortels vous occupez-vous ?

— Des mariages.

— Comme ça se trouve ! . . . J'ai été orphelin de très bonne heure, et j'aspire depuis plusieurs années à prendre femme pour faire prospérer le rameau de ma famille. Mais cela fait bientôt dix ans que je m'y efforce,

et c'est à chaque fois sans succès. Si vous me voyez ici de si bon matin, c'est que quelqu'un s'est proposé à me faire rencontrer la fille du préfet Pan. Ai-je quelque chance de réussir, cette fois-ci, d'après vous ?

— Non ! Votre femme n'a que trois ans à l'heure qu'il est. Vous la recevrez sous votre toit quand elle aura dix-sept ans.

— Et qu'y-a-t-il dans votre sac ? s'enquit le lettré.

— Ce sont des **cordelettes rouges**^①. Elles servent à lier les chevilles des futurs époux. Et quand c'est fait, personne ne peut prétendre y échapper : qu'il s'agisse de familles que déchire une vieille animosité, ou que sépare leur rang dans la société des hommes, ou qu'il s'agisse encore de gens qui se trouvent aux deux bouts du monde... Une fois noué ce lien, leur union est prédestinée. Pour ce qui vous concerne, vous êtes déjà lié à cette fillette de trois ans. Alors, pourquoi chercher ailleurs ?

— Mais, où se trouve ma femme, en ce moment ? Que fait sa famille ?

— Je peux vous dire qu'elle se trouve au nord de votre auberge, et qu'elle est la fille d'une marchande de quatre saisons.

① Selon la légende, le génie chargé des affaires de mariage des mortels est un vieillard, souvent désigné comme le « vieillard sous la lune ». Il les unit en les liant au moyen d'une cordelette rouge (couleur du mariage). Les intéressés peuvent se trouver aux antipodes. Mais personne n'échappe, finalement, à l'alliance ainsi prédestinée.

— Pourrais-je la voir ?

— La marchande s'appelle Chen. Elle vient souvent par ici vendre ses légumes avec la petite. Si vous voulez, suivez-moi, je vais essayer de vous la montrer.

C'était l'heure où le jour commençait à poindre. Mais leur attente fut déçue.

Le vieillard alors se saisit de son livre et du sac, et partit vers le marché, suivi du jeune lettré.

Ils y arrivèrent en même temps qu'une vieille bonne femme, contrefaite et borgne de surcroît, qui portait une petiote en haillons.

—Voilà ta femme ! dit le vieillard en désignant la gamine.

De rage et de dépit, le lettré s'exclama :

— Je la tuerai.

— Cette femme-là, lui dit le mandarin des Ombres, est promise à un avenir de plénitude. À suivre ta voie, elle connaîtra la richesse et le respect des hommes. Et tu voudrais la tuer ?

Ce disant, le vieillard disparut.

Le lettré affûta lui-même le fil d'un poignard. Il confia l'arme à un domestique, et lui dit :

— Je te sais capable ... 10 000 sapèques pour toi si tu me débarrasses de cette souillon.

Le lendemain, avec, glissé dans sa manche, le poignard, le serviteur se rendit au marché aux légumes. Au plus fort de la foule, il abattit l'arme sur la petite et profita de la confusion pour s'enfuir. Un cataclysme

n'eût pas bouleversé davantage les étals et les chalands.

— Tu l'as eue, au moins ? demanda le lettré au retour de son séide.

— J'ai visé au cœur, malheureusement le coup a été dévié, et je l'ai atteinte entre les yeux.

Le lettré se remit en campagne pour trouver à se marier. Vains efforts.

De la sorte, quatorze années passèrent.

Grâce aux relations de son père, qui avait été mandarin, le lettré accéda à la fonction de juge d'instruction auprès du préfet de Xiangzhou, qui avait pour nom Wang Tai.

Ses compétences lui valurent, entre autres, de gagner les faveurs du préfet, au point que celui-ci décida de lui donner sa fille.

C'était, à seize ou dix-sept ans, un pur joyau.

Le lettré était aux nues. Seulement, il remarqua, entre les sourcils de sa femme, un petit bijou qui ne la quittait jamais, même au moment du bain. Intrigué, il voulut savoir le pourquoi de ce qui pouvait passer pour coquetterie. Mais elle se refusait à toute explication.

Un an après, pourtant, il réitéra sa question. La toute jeune femme alors, lui fit cet aveu entrecoupé de pleurs :

— La vérité, c'est que je ne suis pas la fille du préfet Wang. Du moins, pas par le sang. Je ne suis que sa nièce. Mon propre père, qui était le premier magistrat de Songcheng, est mort à son poste. Et j'ai plus tard

perdu ma mère et mon frère. C'est ma nourrice, dame Chen, qui m'a élevée. Nous habitions à la porte sud. Chaque jour, dame Chen allait au marché vendre des légumes. Elle ne me laissait jamais seule, et m'emmenait avec elle. Quand j'avais trois ans, un malfrat m'a attaquée dans les bras de ma nourrice. Il m'en est resté une marque que je cache avec ce bijou en forme de fleur. Mon oncle ayant été muté à Lulong, je suis venue vivre chez lui. Quand il m'a mariée à vous, il m'a présentée comme sa propre fille.

Le lettré, stupéfait, demanda si la nourrice, dame Chen, n'était pas borgne. Ce fut au tour de sa femme d'être surprise. Comment savait-il cela ? Les aveux que son époux avaient à lui faire à son tour n'étaient guère aisés :

— Mais c'est moi, dit-il, qui vous ai envoyé ce voyou.

Voyant que sa femme ne comprenait pas, il lui fit récit de tout.

Les époux, dès lors, se témoignèrent les plus grandes marques de tendresse.

De leur union naquit un fils, qu'ils appelèrent **Kun**^①. Celui-ci devint plus tard, à son tour, préfet de Yanmen.

Sa mère, sur qui rejaillit un tel honneur, reçut le titre de Dame d'honneur du district de Taiyuan.

① Sorte de léviathan, supposé pouvoir se transformer en oiseau fabuleux. Tous deux sont des métaphores de l'homme de valeur exceptionnelle.